

Si j'ai cru devoir expliquer le but
 et la tendance de mes travaux, c'est
 afin de montrer la bienveillance et
 l'indulgence dont le public français a
 bien voulu m'honorer jusqu'aujourd'hui.
 Mais ces efforts sont récompensés
 si je parviens à sécher les larmes
 d'une seule victime de l'injustice so-

LES ÉCRITS

CHAPITRE PREMIER.

LA CHASSE.

Aux environs de Krakovie, la neige avait recouvert les prairies et les champs d'une blancheur éclatante. Le froid cependant n'avait rien de trop rigoureux. C'était une de ces belles journées du déclin de l'automne, qui, le matin, semblent annoncer l'hiver, puis, à midi, feraient croire que l'été n'a pas

encore épuisées ardeurs. Ces jours plaisent surtout aux chasseurs; car les chiens peuvent reconnaître les traces du gibier, les flairer et les suivre avec plus de facilité.

Le roi Kasimir, fatigué des soucis de la couronne, voulut reposer son cœur et sa tête en sacrifiant quelques moments au plaisir de la chasse.

De grand matin, entouré des gens de sa maison royale, et accompagné d'un nombreux cortège de seigneurs polonais, il partit à cheval, et se dirigea vers la forêt de Lobzow, à quelques lieues de Krakovie, capitale de la Pologne à cette époque. Les chiens couraient en avant du cortège; derrière, on apercevait plusieurs traîneaux chargés de provisions de bouche, et sur lesquels on n'avait pas oublié de placer en abondance de l'hydromel d'Ukraine et du vin de Hongrie. Les deux dernières voitures étaient

destinées à remporter les victimes qui devaient tomber sous les coups des chasseurs.

Le roi paraissait plein de gaité à son départ; les courtisans aussi étaient joyeux; ils causaient, ils riaient fréquemment: le roi le permettait, le roi le voulait. Mais bientôt le silence se rétablit, plus de rire, plus de propos railleurs, plus de jovialité: tout va mal. Depuis trois heures, les chiens parcourent les champs et les vastes forêts. Mais c'est en vain qu'ils semblent demander à la neige et aux vents de leur indiquer où se cache le gibier... rien; ils ne découvrent rien. Errant çà et là, incertains, haletants et muets, ils se retournent parfois vers leurs maîtres comme pour réclamer de la raison humaine une direction que leur instinct cherche inutilement.

Kasimir était vivement contrarié; il abandonna peu à peu la bride à son cheval,

poursuivant sa route, pensif et sombre.

L'agile coursier d'Ukraine, au large poitrail, à la longue crinière, à la queue riche et flottante, sent le mors vaciller entre ses dents, et, comme s'il ne croyait pas à cette liberté inattendue, il allonge le cou, puis tourne la tête, et convaincu que son maître ne le dirige pas, il s'arrête. Ses naseaux s'abaissent jusqu'à la neige qui tapisse la terre; il la frappe, il la broie avec son pied: on dirait, à le voir, qu'il veut en débarrasser l'herbe sèche. Enfin, ne pouvant plus douter qu'il soit libre d'aller à son gré, il se conforme à la situation d'esprit du monarque, et prend une marche lente et irrégulière.

Le cortège, se réglant sur le pas du cheval, suivait attentif et silencieux.

— Monsieur le grand-veneur, s'écria le roi tout à coup.

Aussitôt les courtisans répétèrent les paroles du prince en appelant le *pan* (seigneur) de Wola.

— Combien recevez-vous pour vos services? demanda Kasimir, dès que ce dernier fut arrivé.

— Sire, répondit celui-ci en se frottant la moustache, et se rejetant sur l'épaule une des longues manches fendues de son habit, ma fortune suffit à mon rang; je ne reçois rien ni du trésor national, ni de la caisse royale.

— Je comprends, répliqua Kasimir; tel paiement, tel service.

A l'époque où la scène que nous décrivons avait lieu, c'est à dire au *xiv^e* siècle, le pouvoir royal, en Pologne, n'était pas encore affaibli par les empiètements d'une noblesse toute-puissante. Néanmoins les nobles commençaient à être fiers de leurs

titres et orgueilleux de leur naissance. De tout temps, au reste, ils formèrent un contraste frappant avec les boïards russes que leurs princes pouvaient impunément souffleter, et même faire fouetter.

Le *pan* de Wola fut blessé par les paroles du roi, et crut qu'il était de sa dignité de les relever.

— Votre Majesté peut-elle penser, dit-il avec l'accent du reproche, que je serais plus actif, plus dévoué si je touchais la somme attachée à mon emploi? Je puis affirmer sur ma foi de gentilhomme que, lors même qu'on me donnerait une montagne d'or, je ne pourrais mettre plus de zèle à mériter l'approbation de mon souverain.

— Moins de paroles et plus de faits, monsieur le grand-veneur; une fois dans l'année, après mes pénibles travaux, je veux me dis-

traire un moment; je choisis la journée la plus favorable pour la chasse, et le grand-veneur n'a rien fait, absolument rien, pour rendre ce moment agréable à son monarque. Vous avez chassé, monseigneur, il y a quelques semaines, et l'on m'a certifié que vous êtes revenu chez vous avec un chariot rempli de gibier. Ainsi que je le vois, la chasse du noble vaut mieux que la chasse royale.

— Sire, ce n'est pas ma faute...

— C'est la nôtre, peut-être?

— Oui, sire, répliqua le noble avec une sorte d'insolence tempérée par le ton d'un courtisan railleur; car, en prononçant ce mot, il s'inclina et sourit.

Mais, en voyant que le grand-veneur cherchait à plaisanter, Kasimir en devint plus mécontent.

— Qu'entends-je? dit-il en haussant la

voix de telle sorte que le coursier du roi tressaillit, releva la tête et agita ses oreilles comme s'il eût voulu deviner la pensée de son maître ; ma faute ! ma faute, à moi ? Expliquez-vous, monseigneur ; je le permets, je l'ordonne.

— Sire... , vous le voulez, je serai franc. Il est vrai qu'au retour de la chasse j'ai ramené deux chariots chargés de gibier ; mais, quand j'y vais, tous les serfs de mes villages, depuis quinze ans jusqu'à soixante, entourent la forêt, font du vacarme, effraient les animaux, et les font fuir du côté des chasseurs ; mais, quand Votre Majesté veut chasser, elle défend d'occuper les paysans. Qu'en résulte-il ? que les serfs de la couronne se reposent comme des rats dans le grenier, et que le roi revient de la chasse mécontent.

— Ceci est clair... , vous voudriez

que je transformasse mille hommes en chiens.

— Sire, telle est la destinée des paysans ; ils sont accoutumés à ces corvées comme des bœufs à la charrue.

— C'en est assez... , monsieur le grand-veneur ; nous préférons renoncer à nos plaisirs plutôt que de les acheter au prix des larmes de notre peuple... Je saurai trouver quelqu'un qui me prépare un instant de distraction sans recourir aux paysans, sans les déranger de leurs travaux.

— Messieurs, au château, ajouta le roi en tournant la bride.

A peine son cheval eut-il repris la route de Krakovie, qu'on entendit les chiens aboyer. Le grand-veneur s'en réjouit, mais le roi commanda de les rappeler par le son du cor.

Cependant les chasseurs faisaient en vain

tous leurs efforts pour les rallier ; ils ne bougeaient pas de place et aboyaient toujours.

— Certes, ils ont rencontré un renard dans son terrier.

— C'est un loup pris au filet.

— Peut-être n'est-ce qu'un écureuil qui s'est réfugié sur un arbre.

Chacun débitait ainsi ses conjectures ; Kasimir n'y faisait aucune attention. De tristes pensées le préoccupaient : il songeait que dans son pays la noblesse hautaine et ignorante maltraitait la plus honorable partie du peuple, celle qui laboure la terre durant la paix et l'arrose de son sang quand vient la guerre.

Il fallait cependant ramener les chiens qui persistaient dans leur obstination. Le grand-veneur lui-même courut à franc étrier pour aller voir ce qui les retenait, et les forcer à rejoindre le cortège.

Quelques minutes après, il revint en riant aux éclats.

— Savez-vous, messeigneurs, dit-il, quelle cause arrête ainsi les chiens ?

— Un loup ?

— Un renard ?

— Un écureuil ?

— Non, du tout ; vous n'y êtes pas.

— Eh bien ?

— Qu'y a-t-il ?

— Un cadavre..., un enfant mort jeté par quelque pauvre diable qui n'avait pas assez d'argent pour le faire enterrer.

— Et vous en riez ! s'écria Kasimir ; un enfant mort jeté au coin d'un bois ? par mille foudres ! je ne crois pas qu'on puisse trouver ici une mère chrétienne capable d'une pareille action. Aux environs de Krakovie, mon peuple, tout pauvre qu'il

soit, a encore de quoi payer un trou pour faire enterrer ses enfants.

— Cependant, sire, cela arrive très souvent dans nos campagnes.

— Mais pas dans les environs de ma capitale, répliqua le roi... ; je veux éclaircir ce mystère : il y a un crime là dessous.

En parlant de la sorte, Kasimir poussa son cheval vers le lieu où gisait le corps de l'enfant. Il ordonna de rédiger un procès-verbal, indiquant lui-même tous les indices qui pouvaient conduire à la vérité.

Sur le cou du cadavre on remarquait une large blessure faite avec un instrument tranchant. Le corps était presque nu ; de rares lambeaux de toile grossière, le couvrant à peine, dénotaient la pauvreté des parents. La trace des pas de deux personnes était marquée sur la neige : les uns, accusant des bottes garnies de clous, devaient être ceux

d'un homme ; les autres décelaient une femme, à la forme particulière de la chaussure. Toutes ces circonstances, soigneusement observées, furent insérées dans le procès-verbal.

Le roi ayant commandé qu'on emportât le cadavre, sitôt qu'on l'eut soulevé, un couteau tomba, et l'on aperçut en même temps l'ornement symbolique dont les Israélites se décorent au moment de leurs prières.

A cette vue, depuis le dernier domestique jusqu'au plus haut seigneur, tous firent éclater une indignation fanatique.

— Ce sont les Juifs qui ont massacré cet enfant.

— Race maudite ! ils ont besoin de sang chrétien pour leurs cérémonies sacrilèges !

— Misérables ! ils se gorgent de notre or et assassinent nos enfants.

— Ce n'est pas sans motif que partout on les chasse.

Chacune de ces paroles blessait indirectement Kasimir. Ce roi, d'un génie supérieur, luttait contre la noblesse et le clergé pour protéger la bourgeoisie, les Allemands et les Juifs qui s'occupaient d'industrie et de commerce. En ce moment, il se taisait ; mais, en revanche, il multipliait ses investigations. Il observa que les pas marqués sur la neige se prolongeaient vers la grande route. En les suivant, il les vit disparaître près des traces d'un traîneau : il était évident que les personnes décelées par la neige y étaient montées. Le traîneau devait être attelé de deux chevaux qui, en piaffant d'impatience, avaient laissé sur le sol un large espace foulé et presque vide.

Le roi voulut que toutes ces remarques fussent consignées avec exactitude ; il fit me-

surer la longueur des empreintes et la largeur du traîneau dont il se mit à poursuivre le sillon quand ces précautions furent terminées. Malheureusement il n'eut pas marché pendant une heure que ce sillon se confondit avec plusieurs autres. Le roi s'attacha, par une espèce d'inspiration, à celui qui lui parut être la continuation du premier, et arriva ainsi auprès d'une cabane isolée, non loin du château de Lobzow. Descendu de cheval, il pénétra dans une chambre sombre, enfumée, mal propre. Il y trouva deux personnes, un homme et une femme. Des taches de sang souillaient les habits de l'homme : cet homme était un vieillard, un Juif ; la femme, c'était la fille du vieillard.